

Dimanche 2/05/2013, Fontenay le Comte, Job 7,1-7 (T.O.B.)

Elle est rude à entendre, cette parole : plaintes et gémissements d'un homme qui a tout perdu, un homme qui proteste contre son sort, contre l'injustice dont il est victime, un homme qui se révolte contre un Dieu qu'il a pourtant servi toute sa vie, et qu'il ne parvient plus à comprendre à l'heure de l'épreuve...

Cette année, avec les visiteuses de l'aumônerie protestante, nous avons choisi de nous mettre à l'écoute de cet écrit singulier pour le laisser entrer en résonance avec nos expériences de rencontre et de présence à l'autre dans ce lieu particulier qu'est l'hôpital. Dernièrement, nous nous sommes arrêtées sur ce chapitre 7 dont nous venons d'entendre les premiers versets. Ce sont ces versets que j'ai choisis comme support de la prédication de ce jour, pour partager avec vous un peu de cette réalité dans laquelle nous sommes engagées. Mais pas seulement. Il me semble en effet que les questions que pose un tel écrit sont loin de concerner la seule réalité de l'aumônerie hospitalière, bien plus largement elles rejoignent chacun d'entre nous, dans la mesure où nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, et en bien des lieux, engagés dans la relation à autrui, et potentiellement confrontés à la souffrance et à l'angoisse...

Dans ce livre, l'angoisse de Job est palpable. Il parvient à la décrire de manière quasi physique, à l'aide d'images saisissantes, comme si les mots ne pouvaient parvenir à traduire son expérience. Par la médiation de ce langage imagé, Job peut ainsi exprimer l'absurdité de la souffrance et le non sens de la vie quand le mal s'acharne.

Face à l'angoisse, ce livre met en scène deux attitudes.

Celle des amis de Job qui, au fil des chapitres, opposent à l'expérience de la souffrance toutes sortes d'explications, philosophique et théologique, conformes aux critères du temps. Des explications que ce livre, niché au cœur de la Bible, s'emploie à balayer, précisément au nom de la réalité vécue par Job. Lui, il n'a que sa plainte et sa révolte. C'est la seconde attitude que ce livre met en lumière. Et c'est cette attitude là que Dieu, à la fin du livre, reconnaît comme juste tandis qu'il dit de Job : « mon serviteur a bien parlé ». Il ne le dit pas de ses amis, alors même que ceux-ci cherchaient à prendre sa défense, mais bien de Job, dont la plainte, la protestation, la prière combative sont reconnues comme de justes attitudes face à l'excès de la souffrance.

Au fond, ce livre est tout sauf un livre de consolations pieuses et trop faciles. Il nous provoque, nous interpelle. Face à celui qui souffre, devant qui nous pouvons nous sentir démunis, nous ne sommes pas à l'abri de chercher, nous aussi, à expliquer la souffrance, à nous en protéger au couvert d'un discours sensé la contenir, un discours qui pourrait bien, à l'instar de celui des amis de Job, céder à la tentation de justifier Dieu -

quitte au passage à culpabiliser l'homme qui souffre – et cela sans même que nous y prenions garde !

Deux attitudes. Celle des amis de Job qui parlent *de* Dieu, voire au nom de Dieu. Et celle de Job, qui parle à Dieu, qui crie vers Dieu, dans la situation qui se présente, à *partir de* cette situation.

Dans le passage que nous avons entendu, c'est bien du cœur de sa situation désespérée que Job élève la voix, qu'il dresse un constat amer sur le sens ou plutôt le non sens de la vie.

Il commence par présenter la vie sur terre comme une aliénation et une servitude : « N'est-ce pas un temps de corvée que le mortel vit sur terre, et comme jours de saisonnier que passent ses jours ? Comme un esclave soupire après l'ombre, et comme un saisonnier attend sa paye, ainsi des mois de néant sont mon partage et l'on m'a assigné des nuits harassantes. »

Voilà pour le moins une vision plus que pessimiste que cette corvée d'exister ! Qui rejoint d'une certaine façon une expérience communément partagée...

Qui en effet ne s'est jamais couché l'angoisse au ventre devant la perspective d'heures entières à chercher le sommeil en vain ?

Qui ne s'est jamais levé contraint et forcé pour aller au travail sans enthousiasme ?

Qui n'a jamais ressenti ce sentiment d'amertume et de désillusion exprimé par Job ?

Autant dire que chacun de nous peut se reconnaître à un moment ou un autre dans ce Job désabusé qui exprime avec intensité le sentiment de vide qui peut nous étreindre.

Pour décrire ce déroulement sans but de la vie, Job va utiliser une image sur laquelle je voudrais maintenant m'arrêter, celle du fil qui court sur la navette du tisserand et qui brusquement se rompt : « Mes jours ont couru, plus vite que la navette, et ils ont cessé, à bout de fil. »

En hébreu, ce mot, fil, revêt plusieurs significations. Il désigne tantôt l'espoir tantôt la source.

L'espoir tout d'abord.

Dans la nouvelle traduction de la Bible Segond, on lit : « mes jours s'achèvent, plus d'espoir ! » On entend ici la plainte de Job qui renvoie au constat amer de l'absence de sens, d'un sens qui se dérobe pour laisser place à l'absurde.

Ce cri d'un autre temps fait écho à cet autre, bien actuel : celui d'une femme, rencontrée à l'hôpital psychiatrique. Elle n'était alors que plainte et protestation : *Est-ce que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue ? N'est-ce pas trop cher payer ? Pourquoi Dieu m'abandonne-t-il ?*

Face au non sens de cette existence tourmentée, abîmée, ô combien meurtrie, que dire ? Daniel Bourguet, ancien prier de la communauté des Veilleurs, écrit : *quel grand mystère que la souffrance qui parvient à ne plus entendre le moindre mot de compassion et qui finit par imposer silence à ceux qui viennent porter du réconfort...*

Que dire ? Autrefois, face à la souffrance, il y avait l'explication culpabilisante, celle des amis de Job précisément : « Si tu souffres, c'est que tu y es pour quelque chose », comme si la souffrance était une punition ! Je dis « autrefois » mais il n'est pas exclu que ce type de réponse ressurgisse à certains moments critiques de l'histoire, pour soutenir très religieusement cette idée de punition !

Une autre explication suggère que la souffrance est là pour nous former. C'est l'explication éducative, pédagogique...

Dans tous les cas, Dieu est présenté comme Celui qui cause la souffrance, Celui qui l'envoie aux hommes pour les punir ou les éduquer. Comme si Dieu et la souffrance avait partie liée...

Eh bien, le livre de Job, en donnant tort aux amis et en donnant raison à la protestation de Job coupe ce lien ! Mais c'est surtout l'Évangile qui nous présente à travers le message et l'action de Jésus une rupture radicale entre Dieu et la souffrance. Dieu n'y est pas présenté comme cause de la souffrance des hommes mais comme Celui qui accompagne, qui se tient aux côtés de l'humain pour lui permettre de traverser le malheur.

C'est ainsi que l'on peut comprendre le passage que nous avons entendu aujourd'hui dans l'Évangile selon Marc (1,29-39). Face aux malades et aux personnes aliénées qu'on lui amène, Jésus - le « fils bien-aimé », peut-on lire quelques versets avant notre passage - se manifeste comme celui qui libère et offre une vie nouvelle, celui qui entre profondément dans la souffrance humaine pour la remplir de sa présence - jusqu'à la croix, et le vide du tombeau qui signe la victoire de la vie sur toutes les forces de mort à l'œuvre dans le monde, dans nos vies.

Cette vérité que professe la foi, les disciples ne l'ont accueillie que dans l'après-coup de la rencontre avec le Crucifié Ressuscité. C'est là, et seulement là, que le regard et l'oreille s'ouvrent sur ce qui n'avait pas été vu ni entendu.

C'est ce qu'exprime ce poème brésilien que nous avons entendu tout à l'heure. Nous sommes précédés, nous ne sommes pas seuls, et cela, nous l'apprenons non pas à la lumière d'une explication venue de l'extérieur,

qu'elle soit théologique ou de tout autre nature, mais dans l'acte même de dire, de protester face à la souffrance.

Par la protestation, je peux me placer au-dessus de ce qui m'accable. Il y a quelque chose en moi qui résiste à ce qui cherche à m'écraser... non pas quelque chose en vérité mais Quelqu'un qui atteste de la présence de Celui qui n'est pas du côté de la souffrance, et qui peut être dès lors découvert comme Source en soi de ce qui résiste, lutte et refuse de se laisser anéantir !

La source, c'est la deuxième signification du mot « fil ».

La Source ne se découvre qu'à laisser se dire la protestation. Que celle-ci passe par la plainte, la colère, l'amertume, elle tisse, je ne sais comment mais je le crois, les fils qui permettront « demain » de découvrir, « l'agir persévérant d'un Autre en soi ».

Au chevet de cette femme rencontrée à l'hôpital, dans l'espace de la relation qui se tisse rencontre après rencontre, mon silence peut dès lors se faire attente. Non sans crainte et tremblement. Je m'y tiens *sans savoir*. D'être en relation, en communion, m'invite à demeurer dans cette attente, jusqu'au dévoilement de ce lieu de source. J'attends que se découvre la Présence au cœur même de l'épreuve, ce Dieu qui, comme le chantent les Psaumes, « guérit les cœurs brisés et soigne leur blessure ».

Une telle affirmation pourrait être une réponse à Job, une réponse qui pourrait nous aider, nous aussi, quand l'espoir déserte nos vies, que la souffrance submerge nos existences, que le fil menace de rompre... Pourtant, cette réponse ne peut venir de l'extérieur.

Elle ne prend sens et n'est audible qu'à surgir de l'expérience même de la souffrance, quand les yeux s'ouvrent sur ce qui se vit de profond.

Alors, seulement alors, nous expérimentons que notre vie ne s'écoule plus vers le néant, le matin dans l'attente du repos de la nuit et le soir dans l'angoisse des lendemains.

Alors, oui, comme le proclame l'Évangile : le Royaume de Dieu est proche, le Royaume comme espace de relation où peuvent se vivre des temps pleins, des temps de réelle présence à soi et aux autres.

C'est de et dans cette expérience de la plénitude et de la Présence au cœur des plus grandes souffrances, que naît ou renaît le courage de vivre, le courage d'être.

Amen.

J'ai fait un rêve, la nuit de Noël.
Je cheminais sur la plage, côte à côte avec le Seigneur.
Nos pas se dessinaient sur le sable, laissant une double empreinte,
la mienne et celle du Seigneur.
L'idée me vint - c'était un songe -
que chacun de nos pas représentait un jour de ma vie.
Je me suis arrêté pour regarder en arrière.
J'ai vu toutes ces traces qui se perdaient au loin.
Mais je remarquai qu'en certains endroits,
au lieu de deux empreintes, il n'y en avait plus qu'une.
J'ai revu le film de ma vie.
O surprise!
Les lieux de l'empreinte unique
correspondaient aux jours les plus sombres
de mon existence.
Jours d'angoisse ou de mauvais vouloir ;
jours d'égoïsme ou de mauvaise humeur ;
jours d'épreuve et de doute ;
jours intenable...
jours où, moi aussi, j'avais été intenable.
Alors, me tournant vers le Seigneur, j'osai lui faire des reproches:
"Tu nous a pourtant promis d'être avec nous tous les jours!
Pourquoi n'as-tu pas tenu ta promesse?
Pourquoi m'avoir laissé seul aux pires moments de ma vie?
Aux jours où j'avais le plus besoin de ta présence?"
Mais le Seigneur m'a répondu:
" Mon ami, les jours où tu ne vois qu'une trace
de pas sur le sable,
ce sont les jours, où je t'ai porté."

Ademar de Barros, poète brésilien